

Une question qui continue

Une question toute simple a été posée : pensez-vous que les filles et les garçons sont libres de choisir leurs vêtements ? Oui, à droite; non, à gauche; et ceux qui ne sont pas sûrs, au milieu.

Le silence s'est installé un instant. Les regards se sont croisés, comme si chacun voulait voir le choix des autres avant de se décider. Le mouvement vers la droite et la gauche a commencé. L'un des garçons, plus jeune que les autres, a tiré sa chaise avec lui et s'est assis du côté opposé à ses amis.

La question a été reposée. Cette fois, le silence a duré plus longtemps. Les positions étaient prises, mais il fallait maintenant les justifier. Liberté! Ce mot ne m'était ni inconnu ni nouveau. Seulement, quand je l'ai entendu en français, son écho dans mes oreilles était plus faible; mais le bruit des chaises traînées par terre, lui, était trop familier pour que je puisse l'ignorer.

C'était en décembre 2021. Une journée froide et enneigée à Kaboul. J'ai traversé le trottoir de l'université entre les arbres nus ; en fouillant dans mon sac à la recherche de ma carte d'étudiante, une voix inconnue et hostile, masquée, m'a lancé d'un ton sec :«Vous n'avez pas de foulard. Votre vêtement est trop court et non noir. Demain, ne venez pas habillée comme ça ! »

J'ai demandé :« Pourquoi ? Qu'est-ce qui est convenable? »

Je n'ai pas eu de réponse ou peut-être que je n'ai pas voulu l'entendre. Sans regarder son visage, j'ai monté les escaliers. Je ne sais pas si j'ai fui la réponse ou si c'était une forme de refus.

Des années plus tard, dans une autre classe à Paris, dans un autre pays, les mêmes mots ont ressurgi.

C'était le petit garçon qui a pris la parole :« Madame, je pense qu'on est plus libres pour s'habiller, mais pour les filles, c'est différent.»

Une fille du côté droit a dit :« Une jupe courte, ce n'est pas convenable.» Une autre a ajouté :«Ce n'est pas sûr. Ça me met mal à l'aise. »

Je me suis perdue dans les voix. Être convenable quand on est une fille, je ne l'avais pas seulement entendu: je l'avais senti dans mes veines.

Au printemps 2022, pour protéger mes élèves lors des cours clandestins à Kaboul, je leur ai demandé de porter des vêtements longs et des foulards. J'ai dit : sans ça, pas d'entrée! À l'époque, je croyais les protéger. C'était presque les mêmes mots que ceux du taliban, ou d'un autre, qui m'avait arrêtée dans la rue le lendemain. Je crois même avoir changé le ton de ma voix pour rendre mes paroles plus convaincantes, comme lui.

Après un cours d'été sur les droits humains, dans une exposition à Strasbourg, j'ai vu les vêtements de femmes victimes de violences : pyjamas, jupes longues, cols fermés, vêtements de nuit d'enfants. Plus couverts que ce qu'on appelait convenable.

Aujourd'hui, dans cette classe au collège Jean Perrin, les chaises bougent à nouveau, les élèves argumentent, et j'écoute. Dehors, la neige tombe doucement ; comme celle de Kaboul à l'université. Je respire plus que de l'oxygène. Avec le bruit des chaises, tout revient vers moi, tout tourne autour de ma tête, et avec chaque phrase des élèves, c'est comme si on me remettait cette question sous les yeux, grain par grain.

Parfois elle revient comme une blessure; parfois comme une résistance; parfois comme une question qui sort de la bouche d'un élève et continue en moi.

Je ne sais pas ce qui persiste dans la mémoire et ce qui disparaît. Je ne sais pas jusqu'où cette question me mènera, dans l'esprit de quelle jeune fille, dans la voix de quel jeune homme, dans l'avenir de quel enfant. Je ne suis consciente que de la question : elle ne portait pas sur les habits, mais sur l'acceptation: bénéficier de protection et être une fille, peu importe où et à quelle époque.

Chaque expérience ne se dépose pas au fond ; parfois elle flotte, parfois elle remonte d'un coup, parfois elle passe à travers moi et s'installe chez quelqu'un d'autre.

Peut-être que la liberté est comme ça : un courant qui passe d'un esprit à l'autre. Les chaises se calment. Le débat s'arrête. Mais la question, comme un continuum, reste suspendue dans l'air. Et je sais que cette question, comme la mémoire, continuera.